

UN COLLOQUE SUR LA PAGE BLANCHE

ALAIN, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET ÉCRIVAIN

La célèbre page blanche a encore réussi à faire noircir de nouvelles ramettes de papier. Pas d'années sans doute où de nouvelles publications ne soient consacrées à ce thème inépuisable. Mais c'est justice, si l'on considère du moins la qualité tout à fait incertaine d'un grand nombre de pages écrites. Il n'y a donc aucune raison de blâmer la revue *Confluências* (de Coïmbre) pour avoir publié les 182 pages de ce colloque. Préférer la page blanche, sous le nez de ceux qui écrivent trop de pages, me paraît tout à fait méritoire et approprié.

Parmi toutes les contributions remarquables - et donc meilleures que des pages blanches - publiées par ce numéro de *Confluências*, je ne veux retenir que l'article de Pierre Jourdan, qui a pour titre *La Leçon d'Alain*. Peut-être ne lit-on plus assez cet auteur qui, lorsqu'il écrivait ses *Propos*, devait remplir régulièrement deux pages, et les remplissait bien.

Pierre Jourdan relève de manière fort judicieuse qu'il existe « toute une incompatibilité, au moins toute une difficulté à concilier la vocation littéraire avec la profession d'enseignant ». Malheureusement, dans la phrase suivante, cette idée, qui risquerait de déplaire à des écrivains-professeurs ou à des professeurs qui écrivent, est effacée par une espèce de flatterie : Mallarmé serait « le premier grand écrivain, dans l'histoire de la littérature française, à avoir exercé le métier de professeur, inaugurant une tradition qui a acquis de nos jours ses lettres de noblesse ». Après Mallarmé, les professeurs qui écrivent seraient-ils devenus de grands écrivains, et, grâce au Prince des Poètes, seraient-ils devenus Princes, eux aussi ? Mais les écrivains qui sont employés d'assurances se targuent-ils d'être devenus grands et d'avoir obtenu leurs lettres de noblesse, sous prétexte qu'ils viennent après Kafka ?

Mallarmé détestait son métier, et la cour dont il s'est entouré n'était pas composée de ses collègues professeurs, mais, plus prosaïquement peut-être, par quelques poètes de talent.

Mais Alain, lui, s'est voulu professeur de philosophie. Il a d'ailleurs su prendre suffisamment ses distances avec ses collègues pour écrire les *Propos*, qui furent publiés dans des journaux, et non dans des revues philosophiques.

Est-ce à dire qu'Alain, par exception, a bien su concilier la profession d'enseignant avec son activité d'écrivain ? Pierre Jourdan écrit à ce sujet : « Alain, à vrai dire, qui n'est pas fait pour être malheureux, ne se sent pas déchiré entre les contraintes de sa vie professorale et les appels de la muse. » Sans doute le professorat ne l'a-t-il pas empêché d'écrire les *Propos*. Mais si Alain a parfois été tenté d'écrire dans d'autres genres ? Le professorat de philosophie n'aurait-il pas étouffé en lui des virtualités créatrices dans d'autres domaines littéraires, virtualités qui eussent pu, peut-être, aboutir à des résultats, si l'auteur avait fait un choix de vie différent ?

De la conclusion de Pierre Jourdan, j'extrais ces phrases qui me paraissent dignes d'être citées : « Toujours content, Alain reconnaît aisément que tous ses *Propos* ne sont pas des chefs-d'oeuvre

(ce qu'ils sont, à vrai dire, le plus souvent). Mais il était parvenu à passer outre à ses propres fautes, et ses mauvaises pages n'existaient plus pour lui dès lors qu'elles étaient tournées. L'échec de la veille était rattrapé par la réussite du lendemain (...) ».

Toujours content, oui ; mais, justement, en lisant *l'Histoire de mes pensées*, j'en suis venu à soupçonner qu'Alain se montre peut-être un peu trop facilement satisfait de lui-même. Certains Propos sont des chefs-d'oeuvre de style, assurément, mais peut-on dire qu'il s'agit de poèmes en prose, comme le prétend Pierre Jourdan ? Non, ce sont des réflexions philosophiques.

Ce qui m'importe ici ce sont les poèmes : Alain n'en a pas écrit, ou ne les a pas publiés, mais il aborde la question dans le chapitre qui a pour titre *Lagneau*, à l'endroit où il évoque un moment de sa vie où il fréquentait les théâtres :

« Ce que je veux noter, parce que c'est vrai et peut-être rare, c'est que je ne formai pas une fois l'idée d'être acteur ou d'écrire pour le théâtre. Et pourtant je me souviens d'avoir écrit impromptu un acte en vers pour un divertissement de société. J'avais une horrible facilité à de telles acrobaties. Je l'ai encore. Et ce n'est rien pour moi que d'écrire des vers convenables et disons même assez beaux. Par où j'ai connu que cet art n'était pas le mien. »

La facilité ne peut être dite horrible que si elle ne conduit pas à la vraie poésie. Des vers « assez beaux », est-ce donc trop dire, faut-il ne voir là que vantardise, ou bien Alain a-t-il eu le tort de renoncer ?

Vingt pages plus loin, dans le chapitre intitulé *Politique*, Alain raconte qu'il fut amené à écrire des chroniques pour un journal radical. Il se rendit compte que c'était raisonnable et plat, et qu'il écrivait comme un professeur.

« Cependant, poursuit-il, j'avais l'occasion de conseiller le gamin qui était chargé des faits divers. Je lui appris comment on fait un incendie, une fête publique, un bel enterrement, un lancement de vaisseau. Il n'avancait guère, et, dans les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop, et sans signer. Au diable le style ! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations. C'est alors que je connus le succès ; car je sus que le secrétaire de la rédaction, qui était un praticien, copiait ces articles non signés et les apprenait, comme des modèles, disait-il, supérieurs à tout ce qu'il avait lu. Je bondis sous cet aiguillon ; je revins ; je cherchai le secret de cette éloquence ; je galopai avec la foule ; j'imitai la rumeur et le mouvement ; j'arrivai presque à me plaire. On comprend que ces travaux furent profondément secrets. C'est alors que j'achetai le premier de trois cahiers que j'ai encore, où je m'exerçais tous les jours, manquant la vague souvent, m'élevant quelquefois ; m'appliquant à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. Et ce travail fut continué jusqu'aux Propos. Avec quel ravissement je trouvai ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : « Écrire tous les jours, génie ou non. » En suivant cette idée, je me persuade que si le journal radical de Lorient avait eu besoin de romans-feuilletons, j'aurais appris à faire des romans, après en avoir manqué une dizaine et peut-être plus. »

Toutefois, ce n'est pas en fabriquant des romans qu'Alain est devenu écrivain, mais en rédigeant les Propos. « J'étais destiné à devenir journaliste, écrit-il dans le chapitre *Abstractions*, et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ; c'est cette tâche, à présent, qui va s'offrir à moi, pleine d'obstacles et de risques, et que Lagneau sans aucun doute aurait désapprouvée. Il me semble que je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le

frivole et le sérieux. Et selon mon opinion j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains, qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres, et à quelque refus de mettre d'un côté les idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages. »

Avec les *Propos*, Alain a sans doute trouvé le genre qui lui convient. Néanmoins, dans le chapitre *Beaux-Arts*, il mentionne des tentatives qu'il fit, après avoir écrit les *Quatre-Vingt-Un Chapitres*, dans des genres plus indépendants de la philosophie :

« Ce travail facile me donna l'envie d'écrire. J'essayai d'esquisser des scènes de comédie, et j'échouai complètement. Je commençai dans le même temps un roman satirique qui avait pour titre *Le Roi Pot* et que je n'ai jamais achevé. »

Nulle preuve que cet échec soit dû à un conflit entre le choix d'une carrière philosophique et une vocation d'écrivain. Pourtant, dans le *Propos* du 11 juin 1923, Alain écrit :

« Mon esprit, je veux parler à vous ; et tenez-vous sage. Avez-vous assez honoré les Muses ? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui est de vous, vous avez fait sonner ces clefs abstraites du savoir, qui en effet ouvrent toutes les portes, Vous avez donc choisi de philosopher quand c'était le temps de chanter. Votre punition fut de venir pour commencer à la fin des fins, qui est la politique raisonnable ; et, si je ne me trompe, la résignation vous est venue avant l'ambition. D'où ce mépris pour les poètes. » (publié dans *Propos sur les Beaux-Arts*, collection Quadrige, P.U.F., 1998).

De ces lignes, je retire l'impression que le choix de la philosophie a peut-être étouffé, chez Alain, d'autres virtualités. Mais quoi ! s'il voulait devenir poète, romancier ou dramaturge, pourquoi diable Alain a-t-il choisi d'enseigner la philosophie ?

Maurice HÉNAUD

Confluências, N° 18, Dezembro 2000, Instituto de Estudos Franceses, Faculdade de Letras, 3049-447 Coimbra, Portugal. - Les articles sont écrits en français.)

Alain, *Histoire de mes Pensées*, dans *Les Arts et les Dieux* (Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard).